

considérable à l'automne. Notre pays enregistrerait donc une augmentation de production dont une partie correspondrait à la récolte résultant des placements de ses concitoyens dans les industries de notre pays. Il faudrait donc à ce moment-là un bien meilleur équilibre des échanges commerciaux, parce qu'on ne peut pas s'attendre que le commerce avec les États-Unis,—il va de soi que ce n'est pas une rue à sens unique,—accuse une telle prédominance d'importations canadiennes des États-Unis sur les exportations canadiennes vers ce pays.

Je suis donc revenu avec l'impression que la partie de golf avait été très plaisante mais aussi que la demi-journée que j'ai passée avec lui avait comporté des aspects beaucoup plus importants pour mes souvenirs que le pointage enregistré sur le splendide terrain de golf d'Augusta.

J'avais aussi une autre raison de me réjouir de cet entretien confidentiel avec le président, qui a eu lieu la veille de la visite de M. Nehru. J'ai dit au président, bien franchement, qu'à mon avis lui et M. Nehru étaient probablement à l'heure actuelle les deux hommes d'État les plus influents du monde, les deux hommes d'État dont l'influence rayonnait le plus dans le monde libre à l'heure actuelle. J'ai dit: "Naturellement, je ne dis rien à propos de la Chine parce que je ne suis jamais allé derrière le rideau de bambou et je ne connais pas M. Chou En-Lai, mais je sais bien,—du moins je crois savoir à la suite d'observation personnelle,—que M. Nehru est un homme d'État dont tous les Asiatiques sont fiers, qu'ils l'admettent ouvertement ou non. Ils sont fiers de l'influence qu'il exerce dans le monde à l'heure actuelle, et les attitudes qu'il adopte, même pour ceux qui ne se diront pas pleinement d'accord avec lui, influent sur leur façon de penser." Il en est de même, je pense, du président des États-Unis. L'attitude personnelle du président des États-Unis rayonne à travers le monde libre et, que nous soyons toujours du même avis que lui ou non, notre façon de penser subit toujours dans une certaine mesure l'influence de son attitude.

J'ai affirmé avec conviction que M. Nehru était tout aussi anticommuniste que l'était M. Eisenhower, même si l'Inde n'avait pas la même crainte que le sénateur McCarthy des États-Unis au sujet de l'imminence des dangers du communisme et si elle n'avait peut-être pas toujours la même façon d'envisager les méthodes propres à neutraliser les influences communistes susceptibles de s'exercer. Il ne faut pas oublier, ai-je dit, que le point de vue des États-Unis et du continent nord-américain n'est pas le seul auquel nous devons nous placer pour juger de l'attitude

des autres peuples de la terre en dehors de l'Amérique du Nord.

C'est là quelque chose que tous, je pense, nous avons dû apprendre. La nature humaine et ses aspirations essentielles sont les mêmes dans le monde entier; toutefois, le point de vue auquel il faut se placer pour juger de l'attitude des différents peuples est celui de leur propre civilisation, de leurs traditions et coutumes ancestrales ainsi que de leur façon de penser et d'agir. Je suis très heureux de signaler à la Chambre que j'ai eu l'impression très nette, lors de la visite que M. Nehru nous a faite après s'être rendu aux États-Unis, qu'il était beaucoup plus satisfait de sa dernière visite que de celle qu'il a faite en 1949.

L'honorable député évoque l'idée d'une conférence entre la France, les États-Unis et le Royaume-Uni. Il serait important et il importe que leurs décisions produisent à l'avantage des populations libres du monde entier les mêmes résultats généraux qu'elles ont produits dans une si grande mesure ces dernières années et peut-être même depuis un siècle. Toutefois, le monde compte d'autres populations, et si nous voulons avoir la paix, il ne doit pas y avoir de conflit, il ne doit pas y avoir de malentendus, ni de méfiance ni de suspicion chez aucun des chefs des autres nations.

Nous devons tâcher de nous conduire de telle sorte qu'on n'entretienne pas de doutes à notre égard. Bien des députés ont vu et entendu l'entrevue que M. Nehru a accordée à M. McInnes le dimanche après-midi, avant son départ d'Ottawa. J'ai eu le privilège de le voir presque immédiatement après, à la réception à la demeure du Haut-commissaire de l'Inde et je l'ai félicité et lui ai dit que j'espérais qu'un grand nombre de gens aux États-Unis avaient eu le plaisir de le voir sur leur écran et d'entendre son entretien avec M. McInnes.

Je devais lui rappeler, lui ai-je dit, qu'il m'avait fait remarquer que le globe pouvait paraître différent à quelqu'un qui se trouvait au pôle nord et à un autre qui se trouvait à l'Équateur. Je lui ai dit que j'avais accepté cette observation comme une raison pour lui et son peuple d'aborder certains problèmes d'une façon bien différente de la nôtre. Je lui ai dit que la situation internationale à l'heure actuelle pouvait nous paraître un peu différente à nous, à Ottawa, et à M. Eisenhower et ses collègues, à Washington, qu'elle ne lui paraissait à lui et à ses collègues, à la Nouvelle-Delhi.

Je lui ai dit que rien, semble-t-il, ne pouvait faire croire que l'Inde devait être l'objectif ultime d'une agression qui pourrait être entreprise, mais que, tant qu'existerait ces terribles moyens de destruction à notre